

LA FEMME QUI ATTENDAIT

Du même auteur

La Fille d'un héros de l'Union soviétique

Robert Laffont, 1990

et « *Folio* », 1996

Confession d'un porte-drapeau déchu

Belfond, 1992

et « *Folio* », 1996

Au temps du fleuve Amour

Éditions du Félin, 1994

et « *Folio* », 1996

Le Testament français

Mercure de France, 1995

prix Goncourt et Médicis 1995

et « *Folio* », 1997

Le Crime d'Olga Arbélina

Mercure de France, 1998

et « *Folio* », 2000

Requiem pour l'Est

Mercure de France, 2000

et « *Folio* », 2001

La Musique d'une vie

Seuil, 2001

grand prix RTL-Lire

et « *Points* », 2002

Saint-Petersbourg

Chêne, 2002

La Terre et le Ciel de Jacques Dorme

Mercure de France, 2003

ANDREÏ MAKINE

LA FEMME
QUI ATTENDAIT

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-063743-X

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

I

« Une femme si intensément destinée au bonheur (ne serait-ce qu'à un bonheur purement physique, oui, à un banal bien-être charnel) et qui choisit, on dirait avec insouciance, la solitude, la fidélité envers un absent, le refus d'aimer... »

J'ai écrit cette phrase à ce moment singulier où la connaissance de l'autre (de cette femme-là, de Véra) nous semble acquise. Avant, c'est la curiosité, la divination, la soif d'aveux. La faim d'autrui, l'attraction pour ses souterrains. Puis, une fois son secret déchiffré, viennent ces mots, souvent prétentieux et catégoriques, qui dissèquent, constatent, classent. Tout devient compréhensible et rassurant. Peut alors débiter la routine d'une liaison ou d'une indifférence.

Le mystère de l'autre est apprivoisé. Son corps est réduit à une mécanique charnelle, désirable ou non. Son cœur, à un inventaire de réactions prévisibles.

En fait, à ce stade, une sorte de meurtre se produit car nous tuons cet être infini et inépuisable que nous avons rencontré. Nous préférons avoir affaire à une construction verbale plutôt qu'à un vivant...

Durant ces journées de septembre, dans un village au milieu des forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Blanche, j'ai dû noter des réflexions de ce genre : « un être inépuisable », « un meurtre », « la femme dénudée par les mots »... À l'époque (j'avais vingt-six ans), ces conclusions me paraissaient d'une grande perspicacité. J'éprouvais l'agréable orgueil d'avoir deviné la vie cachée d'une femme qui avait l'âge d'être ma mère, d'avoir formulé son destin dans quelques phrases bien tournées. Je pensais à son sourire, au geste de sa main dont elle me saluait, en m'apercevant de loin, sur la rive du lac, à l'amour qu'elle aurait pu offrir à tant d'hommes et qu'elle ne donnait à personne. « Une femme si intensément destinée au

bonheur... » Oui, j'étais assez fier de mon analyse. Je me souvenais même qu'au dix-neuvième siècle un critique avait parlé de dialectique de l'âme pour désigner, chez les écrivains, cet art de sonder les contradictions de la psychologie humaine. « ... une femme destinée au bonheur mais... »

Ce soir de septembre, j'ai refermé mon carnet, regardé une poignée d'airelles, froides et jaspées, qu'en mon absence Véra avait versée sur ma table. Dans la fenêtre, au-dessus des crêtes noires de la forêt, le ciel gardait une pâleur laiteuse laissant imaginer, à quelques heures de marche, la présence assoupie de la mer Blanche, déjà en attente de l'hiver. La maison de Véra se trouvait au début d'un sentier qui, à travers des fourrés et des collines, menait vers le rivage. J'ai pensé à la solitude de cette femme, à son calme, à son corps (très physiquement j'ai imaginé un fuseau de chaleur douce dont s'entourait ce corps féminin, sous la couverture, par une limpide nuit de givre) et soudain j'ai compris qu'aucune dialectique de l'âme n'était capable de dire le secret de cette vie. Une vie beaucoup trop claire et douloureusement simple face à ces analyses savantes.

La vie d'une femme qui attendait celui qu'elle aimait. Aucun autre mystère.

Le seul trait énigmatique, anecdotique plutôt, était mon erreur : après notre première rencontre, qui n'avait duré que quelques secondes, à la fin du mois d'août, j'avais croisé Véra encore une fois, au début de septembre. Et je ne l'avais pas reconnue. J'étais certain qu'il s'agissait de deux femmes différentes.

Les deux pourtant me semblaient « si intensément destinées au bonheur... ».

Plus tard, j'apprendrais le dénivelé des chemins, la vêtue vivante des arbres, nouvelle à chaque tournant, les courbes fuyantes du lac dont je pourrais bientôt suivre la berge les yeux fermés. Mais en ce jour de fin d'été, je commençais seulement à connaître le pays, je marchais à l'aventure avec la troublante joie de pouvoir découvrir, derrière cette forêt de mélèzes, un village abandonné ou bien de passer, en équilibriste, sur un ponceau en bois à moitié effondré. C'est justement à l'entrée d'un village qui paraissait inhabité que je la vis.

D'abord, je crus avoir surpris un couple qui

faisait l'amour. Dans la broussaille qui envahissait les rives du lac, j'aperçus l'éclat très blanc d'une hanche, le galbe d'un torse tendu par l'effort, j'entendis une respiration essoufflée. La soirée restait claire mais le soleil rasant et d'un rouge écorché striait la vue d'ombre et de feu, embrassait les feuilles des saules. Du fond de ce papillement, un visage de femme surgit, effleurant presque de son menton le sol argileux, et tout de suite se renversa en arrière, dans un violent flot de la chevelure rejetée... L'air était chaud, moite. La dernière chaleur de la saison, un « été indien » apporté, pour quelques jours, par le vent du sud.

J'allais passer mon chemin quand, précédée d'une brusque secousse des branches, la femme apparut, hocha la tête dans un salut indécis, rajusta rapidement sa robe retroussée au-dessus de ses genoux. Je la saluai aussi, gauchement, sans pouvoir trop distinguer son visage sur lequel alternaient les rais du couchant et des zébrures d'ombre. À ses pieds, tassé comme le corps d'un noyé, s'enroulait un gros filet de pêche qu'elle venait de retirer.

Durant quelques instants, nous restâmes figés, unis par une complicité ambiguë, semblable

à celle d'un acte charnel hâtif dans un endroit peu sûr ou à celle d'un crime. Je regardais ses pieds nus, rougis par l'argile, et la masse du filet qui remuait par saccades : les corps verdâtres de quelques brochets se débattaient pesamment et au-dessus, emmêlé parmi les flotteurs, se tendait la courbe longue, presque noire, de ce que j'avais pris d'abord pour un serpent (une anguille ou un jeune silure, sans doute). Cet amas de fils et de poissons s'égoûtait lentement, l'eau mêlée à la vase rousse fluait vers le lac, telle une mince coulée de sang. Il faisait lourd, comme avant l'orage. L'air immobile nous emprisonnait dans une posture fixe, une inertie de mauvais songe. Et il y avait la compréhension partagée, irréfléchie et tacite, que tout était possible entre cet homme et cette femme, dans cette chute du jour rouge et violente. Absolument tout. Et qu'il n'y avait rien ni personne pour l'empêcher. Leurs corps pouvaient s'allonger près de l'écheveau du filet, se donner, vivre le plaisir à mesure qu'agonisaient les vies prises dans les mailles...

Je partis vite, avec l'impression d'avoir esquivé, par couardise, le moment où le destin s'incarne dans un lieu, dans un visage. Le moment

où le hasard nous laisse entrevoir son obscur tissage de causes et de conséquences.

Une semaine plus tard, ce fut le châtement, un vent du nord-est apportant la première neige, comme pour se venger de ces quelques jours d'édén. Un châtement plutôt doux, fait de tourbillons blancs, lumineux qui donnaient le vertige, brouillant les perspectives des chemins et des champs, faisaient sourire les gens éblouis par les brassées incessantes de flocons. L'air piquant et amer avait le goût de l'espoir neuf, du bonheur promis. Les bourrasques jetaient des volées de cristaux sur la surface noire du lac qui engloutissait ce blanc fragile, toujours et toujours, dans ses profondeurs. Mais les rives étaient déjà éclairées par la neige et les balafres boueuses que notre camion laissait sur la route étaient vite pansées.

Le chauffeur avec qui j'allais souvent d'un village à l'autre se déclarait, ironiquement, « la première hirondelle du capitalisme ». Otar, un Géorgien d'une quarantaine d'années, qui avait créé une pelleterie clandestine puis, dénoncé, avait fait de la prison et, jouissant à présent de

liberté conditionnelle, était préposé à ce vieux camion aux ridelles vermoulues, dans cette contrée du Nord. Nous étions au milieu des années soixante-dix et « la première hirondelle du capitalisme » considérait sincèrement s'en être plutôt bien tirée. « En plus, ici, pour un mec il y a neuf nanas », répétait-il souvent, les yeux brillants, le sourire goulu.

Il parlait des femmes sans interruption, il vivait pour les femmes et je supposais que même son affaire de pelleterie avait eu pour but la possibilité d'habiller et de déshabiller les femmes. Intelligent du reste et même sensible, il exagérait bien sûr ce credo de coureur, sachant que telle était l'image des Géorgiens en Russie : amants obsédés de conquêtes, monomaniaques du sexe, riches et primaires. Il jouait cette caricature, comme il arrive souvent aux étrangers de mimer les clichés touristiques de leur pays d'origine. Pour ne pas décevoir la galerie.

Malgré ce jeu, le corps féminin était pour lui, naturellement, logiquement, la seule chose pour laquelle il valait la peine de vivre. Et la torture extrême eût été de ne pas pouvoir le dire à un confident bienveillant. Bon gré mal gré, j'avais

assumé ce rôle. Reconnaisant, Otar était prêt à m’emmener au pôle Nord.

Dans ses récits, il parvenait, je ne sais pas comment, à éviter la répétition. Pourtant, il s’agissait invariablement de femmes convoitées, séduites, possédées. Il les prenait couchées, debout, recroquevillées dans la cabine de son camion, adossées au mur d’une étable au milieu de la rumination ensommeillée des bêtes, dans des clairières au pied d’une fourmilière (« On avait tous les deux les fesses bouffées par ces saletés ! »), dans des bains de vapeur... Sa langue était à la fois crue et fleurie : il faisait « craquer ce gros cul comme une pastèque », et dans les bains « les seins, ça gonfle, ça prend du volume, oui, ça monte comme une pâte qui lève », « je l’ai poussée contre un cerisier, je l’ai enfoncée et je l’ai tellement secouée qu’il y a eu plein de cerises qui nous tombaient dessus, on était tout rouges de jus... ». Au fond, c’était un véritable poète de la chair et la sincérité de son extase devant le corps féminin sauvait ses récits de la monotonie des coïts.

Un jour, j’eus l’imprudence de lui demander comment je pouvais savoir si la femme était prête à accepter mes avances ou non. « Si elle baise ou

non ? s'exclama-t-il tout en donnant un coup de volant. Mais c'est très simple, tu lui poses une seule et unique question... » Bon comédien, il fit durer la pause, visiblement heureux d'instruire un jeune nigaud. « Il te faut savoir juste cela : est-ce qu'elle mange du hareng saur ?

– Du hareng ? Mais pourquoi ?

– Mais parce que si elle mange du hareng saur, elle a soif...

– Et alors ?

– Et si elle a soif, elle boit beaucoup d'eau.

– Je ne comprends pas...

– Si elle boit de l'eau, elle pisse, d'accord ?

– Bon, et alors ?

– Mais si elle pisse, elle doit avoir un sexe.

– Ça c'est clair mais...

– Et si elle a un sexe, elle baise ! »

Il partit d'un long rire qui couvrit le bruit du moteur, m'assena plusieurs tapes sur l'épaule, oublia la route balayée par la bourrasque. C'était précisément ce jour de la première neige, au début de septembre. Nous venions d'arriver dans un village qui paraissait désert et que je ne reconnus pas. Ni les isbas transfigurées par des couches de flocons, ni les berges du lac toutes tapissées de blanc.

Otar freina, attrapa un seau, alla vers un puits. Son camion, antédiluvien, consommait bizarrement autant d'eau que d'essence. « Comme cette nana qui mange du hareng saur », plaisanta-t-il en me lançant un clin d'œil.

Nous allions reprendre la route quand elles apparurent. Deux femmes, une grande et plutôt jeune, l'autre, une vieille toute petite, remontaient la pente qui menait du lac vers la route. Elles venaient de prendre un bain dans la minuscule isba dont la cheminée laissait encore échapper un voile de fumée. La vieille marchait difficilement, luttant contre les coups de vent, détournant le visage des volées de neige. Son accompagnatrice donnait l'impression de la soulever presque. Elle était vêtue d'un long manteau militaire, celui qu'on portait jadis dans la cavalerie. Elle avait la tête nue (peut-être, surprise par la neige, avait-elle donné son châle à la vieille femme) et son cou sous le gros drap de l'encolure du manteau paraissait d'une finesse presque enfantine. Débouchant sur la route, elles tournèrent vers le village, nous les voyions à présent de face. Et c'est là qu'un souffle plus brusque rejeta un des pans de la longue capote de cavalerie et, l'espace d'un instant, nous

vîmes la blancheur de la poitrine que la femme recouvrit rapidement, en tirant avec humeur les revers de son manteau.

Sans démarrer, Otar regardait fixement par la portière ouverte. J'attendais ses commentaires, je me souvenais : « les seins, ça gonfle dans un bain... ». J'étais certain de devoir entendre une tirade hilare et corsée de cette trempe-là. Et pour la première fois, je pressentais que cette parole, même rieuse et bon enfant, me serait pénible.

Mais il ne bougeait pas, les mains sur le volant, les yeux portés vers les deux ombres féminines qui s'effaçaient peu à peu sous la bourrasque...

Sa voix résonna au même moment que l'embrayage du moteur et le giclement de la boue sous les roues :

« Sacrée Véra ! Elle attend ! Elle attend ! Encore et toujours... Elle a fichu sa vie en l'air avec cette attente ! Il a été tué ou a disparu, qu'importe. On pleure, d'accord, on boit un bon coup de vodka, d'accord, on porte le deuil, très bien, c'est la coutume, mais après, on recommence à vivre. La vie continue, merde ! Elle avait seize ans quand il est parti au front, en quarante-cinq, et depuis elle

attend, parce qu'on n'a jamais reçu aucun papier fiable sur la mort de ce type. Elle s'est enterrée ici avec toutes ces vieilles dont tout le monde se balance et qu'elle va cueillir à moitié mortes au fond de la forêt. Et elle attend.... Ça fait trente ans, putain ! Et t'as vu comme elle est encore belle... »

Il se tut, puis me jeta un coup d'œil féroce et s'écria d'une voix cinglante : « Cette histoire-là, c'est pas du hareng saur, connard ! » Je faillis répliquer sur le même ton, en pensant que le juron me visait, mais ne dis rien. Le désespoir avec lequel il frappa le volant du plat de ses mains montrait que c'est à lui-même qu'il en voulait. Son visage perdit sa carnation bronzée, devenant gris. Je sentis que violemment il refusait de comprendre cette femme et qu'en même temps, en vrai montagnard, il éprouvait pour cette attente le respect presque sacré qu'on doit à un vœu, à un serment...

Nous gardâmes le silence jusqu'à la ville, le chef-lieu de district, où je descendis. Sur la place centrale, couverte de neige boueuse, un couple de jeunes mariés, entouré de proches, était en train de quitter le perron d'un bâtiment admi-

nistratif, pour s'installer dans la première voiture d'un cortège enrubanné. Dans le ciel, au-dessus du toit plat, au-dessus d'un drapeau rouge délavé, passait un triangle vivant d'oies sauvages.

« Tu sais, après tout, elle a peut-être raison, cette Véra, me dit Otar en répondant à ma poignée de main. Et puis ce n'est pas à moi, ni à toi de la juger. »

Je n'essayais pas de la « juger ». Simplement, quelques jours après cette rencontre sous la neige, je la vis, de très loin, marcher le long de la berge.

La journée était limpide et glaciale, le règne de l'automne après les derniers spasmes de l'été qui s'était débattu entre la canicule et les bourrasques de neige. La neige avait fondu, le sol était sec et dur, les feuilles des saules étincelaient, des lamelles d'or dans l'air bleu. Je me sentis accepté par ces champs ensoleillés, par l'ombre massive de la forêt, par les fenêtres de quelques isbas qui semblaient me dévisager avec bienveillance et mélancolie.

Sur l'autre rive du lac, je la reconnus : un trait sombre au milieu de l'embrasement doré et froid. Je la suivis longuement des yeux, frappé par

tends le petit clapotis envoyé par le départ de la barque et qui s'assoupit au milieu des pilotis.

Je n'ai jamais rejoint la ville à partir de cet endroit. Du débarcadère le sentier monte et quand je jette un regard derrière moi je vois le lac tout entier. L'île avec la touche claire de l'église et quelques arbres au-dessus du cimetière, le valonnement bleu-gris de la forêt, les toits de Mirnoïé qui ont perdu l'éclat de leur blancheur, le givre commencera bientôt à fondre et ils ressembleront aux toits d'un village parmi d'autres, en attente de l'hiver.

Au loin, la barque sur la surface glacée paraît déjà immobile et pourtant elle avance. La trace de l'eau libre qui la suit s'allonge, s'étend vers l'infini des plaines enneigées, vers l'éclat mat du soleil. Et plus loin, dans les brumes givrantes de l'horizon, s'illumine soudain ce vide, au-delà des champs et des cimes des forêts. La mer Blanche...

Je distingue encore au-dessus du trait noir de la barque la silhouette en long manteau de cavalier. Malgré la distance, il me semble entendre le tintement de la glace qui se brise. La même sonorité qui emplit le dilatation lumineux du ciel. Le son s'interrompt juste à présent, comme dans

LA FEMME QUI ATTENDAIT

l'instant où la rame suspend son va-et-vient, se repose. Je crois discerner le geste d'un bras qui ondule au-dessus de la barque, oui, je le vois, je me hâte d'y répondre...

Et la sonorité reprend, ténue, inaltérable.